ROLAND GORI

LA DIGNITÉ DE PENSER

Extrait de la publication

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

La dignité de penser

Au nom d'un « rationalisme économique morbide » une nouvelle colonisation des esprits envahit la planète. Avec ses agences d'évaluation et ses hommes de main, cette « religion du marché » interdit de penser le monde, *notre* monde, autrement que comme un stock de marchandises ou de produits financiers.

Pour réaliser cette nouvelle manière de civiliser les mœurs il fallait faire chuter la valeur de l'expérience et celle du récit – de la parole – qui la transmet. En faisant baisser le cours de la parole au profit de l'information, de sa part la plus technique et mesurable, nous perdons le monde commun, nous perdons notre monde. Et plus encore en Occident, nous nous habituons à lâcher la démocratie pour l'ombre d'une technocratie qui organise insidieusement nos servitudes volontaires.

Cet ouvrage invite au retour du politique pour retrouver les conditions sociales et culturelles permettant de penser, de juger et de décider. Cela exige que soit d'abord interrogé le statut du savoir dans la culture, son rapport à l'expérience et aux pratiques sociales. Mais comment retrouver aujourd'hui la dignité de penser dans une culture qui ignore la légitimité du savoir du conte, du rêve, du jeu et de leurs récits ? La France qui se lève tôt a-t-elle encore le temps de raconter sa vie, son histoire et ses rêves ?

Extrait de la publication

Roland Gori

Roland Gori est professeur émérite de psychopathologie clinique à l'université d'Aix-Marseille et psychanalyste. Il a été en 2009 l'initiateur de *L'Appel des appels*. Il a récemment publié *Logique des passions* (2002), *La Santé totalitaire* (avec M.-J. Del Volgo, 2005), *Exilés de l'intime* (avec M.-J. Del Volgo, 2008), *La Preuve par la parole* (2008), *L'Appel des appels, Pour une insurrection des consciences* (avec B. Cassin et Ch. Laval, 2009), *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité* (2010), *La folie évaluation* (avec A. Abelhauser et M.-J. Sauret, 2011).

Extrait de la publication

La dignité de penser

Extrait de la publication

Du même auteur

A. Abelhauser, R. Gori, M. J. Sauret, *La folie évaluation*, Mille et une nuits, Paris, 2011.

R. Gori, *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité*, Denoël, Paris, 2010.

R. Gori, B. Cassin, Ch. Laval (sous la dir. de), *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*, Mille et une nuits, Fayard, Paris, 2009.

R. Gori, M. J. Del Volgo, *Exilés de l'intime. La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Denoël, Paris, 2008.

R. Gori, *La Preuve par la parole*, Érès, Toulouse, réédition augmentée, 2008.

R. Gori, P. Le Coz, *L'Empire des coachs. Une nouvelle forme de contrôle social*, Albin Michel, Paris, 2006.

J. P. Caverni, R. Gori (ouvrage collectif sous la dir. de), *Le consentement. Droit nouveau du patient ou imposture ?*, In Press, Paris, 2006.

R. Gori, M. J. Del Volgo, *La santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Denoël, Paris, 2005 ; Flammarion-Poche, 2009.

Y. Clot, R. Gori, *Catachrèse : éloge du détournement*, PUN, Nancy, 2003, 27-50.

R. Gori, *Logique des passions*, Denoël, Paris, 2002 (traduit en portugais et en italien, traduction en cours en russe) ; Flammarion-Poche, 2005.

R. Gori, Ch. Hoffmann, *La science au risque de la psychanalyse*, Érès, Toulouse, 1999.

R. Gori, 2001, *La preuve par la parole. Sur la causalité en psychanalyse*, PUF, Paris, 1996 (traduit en portugais et en italien).

R. Gori (ouvrage collectif sous la dir. de), *L'unité de la psychologie ?*, Navarin, Paris, 1989.

R. Gori, *Le corps et le signe dans l'acte de parole*, Dunod, Paris, 1978, 274 p. (traduit en espagnol et portugais).

Extrait de la publication

Roland Gori

La dignité de penser

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Extrait de la publication

ISBN : 979-10-209-0083-8
© Les liens qui libèrent, 2011.

Extrait de la publication

À Marie-José, *carpe diem*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Croyez-moi : si les hommes doivent travailler et produire dans l'usine de la science avant de parvenir à maturité, la science sera bientôt ruinée, de même que les esclaves trop tôt employés dans cette usine. Je regrette qu'il faille utiliser le jargon des négriers et des patrons pour traiter de matières auxquelles l'utilité et le besoin matériel devraient rester étrangers, mais les mots "usines, marchés du travail, offre, productivité" – avec toute la terminologie usuelle de l'égoïsme – viennent inévitablement aux lèvres, lorsqu'on veut dépeindre la nouvelle génération de savants[1]*. »*

1. Friedrich Nietzsche, « Considérations inactuelles », in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 2000, p. 146.

Extrait de la publication

Aujourd'hui où les nouvelles formes de censure sociale portent moins sur le contenu des discours que sur les conditions de leur production, opèrent principalement par les *dispositifs formels* qui les conditionnent, il importe de retrouver l'art de raconter nos expériences pour que les événements que nous vivons se transforment en histoire vécue et partagée. Faute de quoi, en perdant la valeur de la parole et du récit, c'est le monde que nous avons en commun que nous perdrons, la capacité de le transmettre, au risque de périr, *béats*, des prodigieux effets d'une civilisation technique et marchande des mœurs, et de sa cruauté. Faute de quoi, ce sont les machines de l'information qui décideront à la place des hommes en leur prescrivant de nouvelles manières d'agir, de parler et de vivre. C'est ce profond désarroi subjectif autant que social qui produit ce nouveau malaise de la civilisation, malaise de l'humanité qui a progressivement consenti à sa propre aliénation en s'offrant elle-même en spectacle, dans la jouissance esthétique des marchandises.

Les formes du savoir sont indissociables des pratiques sociétales, de leurs logiques de domination symbolique et culturelle, des luttes sociales produites par les conditions matérielles des existences. Les luttes politiques et sociales passent aussi par la culture, par les *genres de savoir*, les styles de discours qu'exigent les formes de pouvoir, comme en psychiatrie par exemple. C'est sur la scène des langages plus ou moins

Extrait de la publication

infectés par la « religion du marché » que se développent aujourd'hui les luttes pour l'hégémonie culturelle, instaurant de nouvelles hiérarchies de valeurs et de nouvelles manières de civiliser les individus et de fabriquer des subjectivités. Le système numérique et technique rend toujours plus précis et frustes les gestes et les relations de nos existences quotidiennes. Mais « les hommes aussi » deviennent toujours « plus précis et frustes » puisque sont retirés à leurs actes (et à leurs pensées) « toute circonspection et tout raffinement[1] », disait Adorno. La *colonisation* des esprits par la nouvelle religion à prétention universelle, celle des « marchés financiers », de ses valeurs et de ses rituels techniques d'évaluation, provoque des désirs d'indépendance. Mais cette « guerre » pacifique d'indépendance est d'autant plus difficile à mener que l'identification de l'« adversaire » est malaisée. L'« adversaire » aujourd'hui se révèle inconsistant, fluide, à l'image des capitaux qui donnent à toute chose leur mesure de « monnaie virtuelle ». Alors ?

Alors le temps est à l'indignation. Il y a sans nul doute matière à s'indigner[2]. Mais encore convient-il de savoir ce qui donne à l'humain sa dignité. La thèse du présent ouvrage est que la *dignité* provient de la pensée, de la capacité de penser. Cette capa-

1. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée* (1951), Paris, Payot, 2003, p. 48.

2. Stéphane Hessel, *Indignez-vous !*, Montpellier, Indigène, 2010.

Extrait de la publication

cité de penser est subordonnée à la parole, à la parole sans laquelle il n'y a pas davantage de singularité que de démocratie. Comme le rappelle le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande[1], la « dignité » est le nom d'un « principe » moral énonçant que la personne humaine ne doit jamais être traitée *seulement* comme un moyen, mais comme une fin en soi ; autrement dit que « l'homme ne doit jamais être employé comme moyen sans tenir compte de ce qu'il est en même temps une fin en soi. » À une réserve près, « seulement » précise le texte, on peut affirmer qu'au regard de cette définition philosophique, si le capitalisme était relativement immoral, le capitalisme financier est *totalement immoral*.

Les révoltes des « indignés » se révèlent comme une insurrection morale et psychologique, orpheline d'une volonté politique qui restituerait à l'humain toute sa dignité. Est-il inutile de rappeler que dans la langue de la chasse, les « dignités » désignent les testicules du cerf, mets délicats et prisés des prédateurs.

Faute de pouvoir dire avec René Char qu'« à chaque effondrement des preuves le poète répond par une salve d'avenir[2] », nous risquerions de devoir

1. André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1926), volume I, Paris : PUF, p. 263, souligné par l'auteur.

2. René Char, *Dans l'atelier du poète* (1954), Paris, Gallimard, 1996, p. 760.

Extrait de la publication

faire nôtre ce diagnostic de Freud : « Nous vivons en un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie. En Russie soviétique, on a entrepris d'élever à des formes de vie meilleure quelque cent millions d'individus qu'on maintient dans l'oppression. On fut assez téméraire pour leur ôter l'"opium" religion et assez sage pour leur accorder une dose raisonnable de liberté sexuelle, mais en même temps on les soumit à la plus cruelle des contraintes et on les priva de toute possibilité de penser librement[1]. »

Ce totalitarisme qui a déserté aujourd'hui la forme politique des États autoritaires et centralisés, encadrant et manipulant les masses, ne serait-il pas en train de faire retour sous d'autres formes et d'autres masques ? Si tel était le cas, nous serions face à un oxymore, à une association de termes contradictoires, bref nous serions en présence de *démocraties totalitaires* [2]. Il conviendrait plus que jamais, pour retrouver notre dignité et nous émanciper d'une oppression sociale et culturelle d'autant plus dangereuse qu'elle est insidieuse, de retrouver le courage de penser.

À condition de ne pas réduire le *penser* à ce qui se produit dans les réseaux neuronaux, à la

1. Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Paris, Gallimard, 1986, p. 131-132.

2. Roland Gori, *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité*, Paris, Denoël, 2010.

Extrait de la publication

conscience vigile, à la raison et au calcul. Ce qui s'appelle « penser » guide, oriente et détermine les mains du potier qui donnent une forme au vide, le geste imprévu du chirurgien de génie qui sauve une vie en s'écartant des protocoles, le souffle de l'écriture qui donne une présence aux souvenirs des vies que l'on n'a pas vécues, les pas du danseur qui écrit son désir sur l'écran du néant, les chuchotements de la peau des rencontres amoureuses qui donnent chair à la parole, le geste de l'enfant qui tente désespérément d'attraper la lune, celui du peintre qui fait de son art une « chose mentale[1] », les mots qui disent ce savoir que nous ignorons et dont nous sommes les porte-parole, ce qui donne aux rêves leurs matières et leurs métamorphoses permettant de réécrire les événements du jour et d'anticiper ceux du lendemain, la grammaire des pulsions. Penser, c'est transgresser les frontières de l'évidence et ne pas s'attarder à l'ornière des résultats, comme l'écrit René Char :

« L'homme qui emporte l'évidence sur ses épaules
Garde le souvenir des vagues dans les entrepôts de sel[2]. »

1. Comme se plaisait à dire Léonard de Vinci.
2. René Char, 1954, *op. cit.*, p. 742.

Extrait de la publication